

Chaque colonne des ailes devait être suivie, à une petite journée de marche, par une division d'infanterie chargée de l'appuyer.

Ce jour-là, 31 juillet, le front d'exploration des divisions de cavalerie s'étendait de Martinstein à Dürkheim, sur 63 kilomètres.

Le lendemain, 1^{er} août, le mouvement continua, et le front d'exploration, qui était à peu près celui du front de marche de la II^e armée, se réduisit à 43 kilomètres.

Les informations parvenues au grand quartier général prouvaient de plus en plus que notre attitude était celle de la défensive. Depuis le 24 juillet, du reste, les généraux allemands connaissaient exactement la composition de notre armée, l'emplacement de nos corps et nos effectifs.

Malgré cela, la marche en avant fut des plus prudentes. On se borna à pousser les débarquements de troupes jusqu'au centre du Palatinat, à Baumholder et Kaiserslautern.

Le 2 août, le front d'exploration fut encore réduit et ne dépassa pas 35 kilomètres. Il n'était plus poussé que jusqu'à 28 kilomètres du front de marche. Ce dernier était resserré et n'atteignait pas 29 kilomètres. Les divisions de cavalerie étaient à 31 kilomètres de notre frontière.

La liaison était établie avec la I^e armée, dont les premiers corps avaient été rejoints près de Tholey, et, avec la III^e, par l'arrivée à Pirmasens du détachement de gauche.

L'armée avait son front sur une ligne de défense, la Lauter, affluent de la Nahe.

Elle allait aborder la zone boisée du Palatinat et s'engager dans les longs défilés qu'elle forme.

Le commandement en chef était encore incomplètement renseigné sur nos intentions; il estimait que cette situation exigeait toujours une prudence extrême, et il expédia ses ordres en conséquence.

Dans le cas où elle aurait quelque indice sur un mouvement offensif de l'ennemi, la II^e armée devait se tenir, le 2 et le 3, sur la ligne Offenbach-Kaiserslautern.

Dans le cas contraire, elle devait exécuter une petite marche de 15 à 16 kilomètres, puis attendre que tous ses corps aient serré à demi-journée.

C'était une sorte de concentration pour être prêt à livrer bataille, et quoique à 48 kilomètres (2 marches) de la frontière ennemie, on crut devoir la prescrire.

A partir de ce moment, la proximité de la frontière est assez grande pour que chaque jour les nouvelles reçues sur nos mouvements servent de guide aux dispositions du prince Frédéric-Charles. Il n'y a qu'à les rappeler pour suivre les progrès de la II^e armée.

Celles du 2 témoignent simplement d'un contact plus marqué entre les avant-postes des armées françaises et allemandes.

Il n'y a toujours pas d'offensive de notre part.

Au quartier général du prince Frédéric-Charles, on en conclut qu'on pouvait exécuter la seconde partie des intentions du généralissime. On prescrivit donc, pour le lendemain, aux corps de tête, d'occuper un nouveau front en avant, et à ceux de gauche, de serrer.

On voit que, jusqu'au 3 août, la situation a été indécise. Les chefs de l'armée allemande, malgré leur connaissance exacte de nos positions, ne discernaient pas nos projets et croyaient plutôt à notre offensive.

Mais comme le but général du mouvement était de chercher la principale armée et de la battre, ils n'hésitaient pas à pousser leurs corps d'armée contre nous. Seulement ils prenaient toutes les mesures défensives que la situation comportait. Jusque-là, par conséquent, l'inconnu domine. La II^e armée exécute des marches mesurées en pressant le débarquement de ses corps et en cherchant surtout à s'éclairer. A partir du 3 août, grâce à sa cavalerie, la situation s'éclaircit.

Les mouvements accomplis dans cette journée donnent les résultats suivants :

La cavalerie s'étendait d'Eiweiler à Guichenbach, Hombourg et Einod, sur un front d'exploration de 34 kilomètres; elle était à 40 kilomètres (2 étapes) du front de marche de l'armée et très près de la position qu'on lui avait prescrit d'occuper, à une demi-journée de la frontière.

L'armée était en échelons sur deux lignes. En première ligne, deux corps : les III^e et IV^e, à Konken et Bruchmühlbach avec leurs divisions avancées. En deuxième ligne, quatre corps, les X^e, XII^e, IX^e et la garde, à Fürfeld, Alzey, Grünstadt et Kaiserslautern. Pendant sa marche, la 6^e division de cavalerie avait reçu avis du combat du 2 août à Sarrebruck.

Les résolutions prises à cette simple nouvelle méritent d'être rappelées. Ce renseignement semblait indiquer de notre part une démonstration offensive sur Volklingen, Sarrebruck et Sarreguemines. Ensuite la retraite de nos colonnes montrait que cette démonstration n'avait pas eu de suites. L'état-major de cette division pouvait se dire que c'était un mouvement sans portée et continuer sa marche sans s'en inquiéter. Il préféra faire mieux. Il en conclut que le renseignement n'apprenait rien d'utile, qu'il y avait lieu de s'en procurer d'autres, et que, pour cela, il fallait atteindre au plus tôt, par toutes les routes disponibles, les masses que nous avions montrées.

En conséquence, cette division s'arrêta à Klein-Ottweiler où elle se trouvait, sur la ligne Neunkirchen-Hombourg. Puis, voyant entre elle et la frontière quatre routes principales, elle lança sur chacune d'elles un escadron, qui avait pour mission de prendre le contact, de reconnaître nos forces et d'étudier nos mouvements.

Pendant ce temps, le commandant de la II^e armée était avisé à son tour du combat de Sarrebruck, par un télégramme du généralissime. Cet engagement, ainsi que nos

démonstrations de Sarreguemines et de Volklingen furent considérés comme un indice de l'offensive que nous allions prendre.

Mais tandis que des combinaisons se préparaient d'après cette hypothèse, les escadrons envoyés en reconnaissance atteignaient la frontière et attaquaient nos patrouilles. Leurs premiers rapports, transmis de suite au quartier général, précisaient les faits et suffisaient à rectifier la première impression. Ces escadrons, en poussant jusqu'au contact, avaient constaté que partout nous reculions quand on nous abordait. Ils nous faisaient même des prisonniers, qui fournirent à l'ennemi de précieux renseignements.

Le résultat de ces informations était précis : le pays était libre jusqu'à la Sarre et la Blies, mais fortement occupé au delà. Dans la soirée, un télégramme du généralissime vint confirmer ces appréciations. Il estimait que la II^e armée pouvait se déployer en avant de la zone boisée de Kaiserslautern. Il ne craignait donc plus notre attaque. Mais comme il fallait tout prévoir, il ordonna à la I^{re} armée de se tenir prête à protéger sur le flanc droit ce déploiement de la II^e, et à celle-ci d'occuper, au besoin, une position défensive derrière la Lauter, face à l'ouest. Dans cette situation, les deux armées auraient formé une ligne en équerre, et si l'armée française avait attaqué, elle aurait été compromise.

Le généralissime annonça en même temps l'attaque de la frontière sur la gauche, le lendemain, par la III^e armée, et fit connaître que, selon toutes les probabilités, on pourrait prendre très prochainement une offensive générale. La première impression produite par le combat de Sarrebruck avait donc été corrigée par les reconnaissances de la cavalerie et par ce simple avis venu de tous les points du front d'exploration : *les colonnes ennemies se retirent*. C'était cette rectification qui, jointe au degré d'avancement du déploiement stratégique, avait fait prendre, pour

le lendemain, la résolution de l'offensive et du premier passage de la frontière. Dans cette journée du 3 août, le front de marche de la II^e armée ne dépassa pas 28 kilomètres. Elle aurait donc été déjà suffisamment concentrée pour combattre, si son deuxième échelon n'avait pas eu des corps d'armée à plus de 24 kilomètres du front. En outre, les divisions d'infanterie qui marchaient en tête étaient maintenant à plus d'une journée des divisions de cavalerie qu'elles étaient chargées de soutenir; du reste, les ordres du généralissime n'allaient pas tarder à diminuer cette profondeur.

Une particularité à noter, c'est que, par suite du resserrement du front de marche, la colonne d'exploration de droite couvrait maintenant le front de la I^{re} armée; ses escadrons avaient traversé la zone de ses cantonnements. Il s'était donc produit une sorte d'enchevêtrement des unités de la I^{re} et de la II^e armée, et, par suite, un commencement de conflit entre leurs commandants en chef. Pour le trancher, le maréchal de Moltke prit une décision indiquant nettement la route qui devait séparer les zones de marche des deux armées. Il paraît résulter de ce fait que la délimitation des zones de marche est indispensable en pareil cas.

Les mouvements exécutés le 4 août accentuèrent l'attitude offensive que la II^e armée prit résolument, à partir du jour où elle fut fixée sur notre situation.

Le front de marche ne s'étendait plus que sur 21 kilomètres, mais la profondeur était encore très grande. Les dispositifs étaient à peu près les mêmes que ceux de la veille; mais la cavalerie était arrivée à la distance qui lui avait été prescrite, à une demi-journée de la frontière. Elle allait pouvoir commencer son exploration sur une grande échelle, couvrir le réseau des routes et chemins qui conduisaient vers l'ennemi; pénétrer, grâce à notre inaction, jusqu'à nos masses, et même parvenir jusqu'à nos communications.

C'est donc surtout à partir du 4 août que le service d'exploration des 5^e et 6^e divisions de cavalerie mérite d'être attentivement suivi. L'aile gauche, la brigade Bredow, était à Deux-Ponts, à deux kilomètres de notre frontière. Elle envoya en exploration près de la moitié de son effectif, cinq détachements de plusieurs escadrons, qui pénétrèrent sur notre territoire entre Sarreguemines et Bitche, poussèrent jusqu'à 15 kilomètres, virent tous nos postes se replier et aperçurent ainsi nos campements de Rohrbach et de Bitche. Ce fut le renseignement transmis à ce sujet aux chefs de l'armée prussienne qui leur fit donner, le lendemain, l'ordre de nous tenir en alerte de ce côté, afin d'empêcher l'arrivée de renforts en Alsace, et qui causa l'immobilité de notre 5^e corps dans la fatale journée du 6 août.

Sur le front d'exploration et sur l'aile droite, les rapports ne firent que confirmer ceux de la veille. Mais ils avaient l'avantage d'être recueillis pour ainsi dire au milieu de nos emplacements.

Une reconnaissance allemande put, en effet, s'avancer jusqu'à Emmersweiler, à trois kilomètres de Forbach et à plus de huit kilomètres en arrière des positions alors occupées à Sarrebruck par le général Frossard. La première impression de l'officier qui la commandait fut l'étonnement; il avait peine à comprendre comment il avait pu arriver jusqu'à nos campements sans avoir même été aperçu. Mais, du point où il était, il vit défiler une de nos colonnes, suivie d'un convoi de bagages, qui s'éloignait de la frontière dans la direction de Rosbruck.

Cette information, ajoutée à celles de l'aile gauche et du centre, devait nécessairement faire croire à notre retraite.

Les rapports des escadrons prussiens exprimaient, en outre, une sorte de stupéfaction sur l'immobilité de notre cavalerie et trahissaient déjà l'excès de confiance que cette attitude leur inspirait.

Ce fut la réunion de ces informations qui fixa définitive-

ment le grand quartier général sur le caractère défensif de nos projets.

Dès lors, il prit des résolutions plus nettes.

La III^e armée étant entrée en action à l'aile gauche, il crut devoir d'abord, avant de rien décider, attendre le résultat de son mouvement.

S'il était favorable, les I^{re} et II^e armées devaient marcher sur la Sarre; la III^e armée devait ensuite venir leur donner la main et couvrir leur flanc gauche.

De la sorte, le groupe d'armées marcherait toujours concentré. Mais, pour le moment, il était clair que la II^e armée pouvait, sans craindre une attaque, se dégager de la zone des défilés boisés de Kaiserslautern et se déployer au delà.

Les ordres furent donnés dans ce sens.

Ils avaient pour but de faire exécuter, le 7, à la II^e armée, à sa sortie des défilés, un déploiement partiel qui lui permettrait à la fois de continuer sa marche vers le territoire ennemi et d'être prête à livrer bataille. Ce déploiement devait placer quatre corps d'armée en première ligne sur les quatre routes qui menaient de la ligne Neunkirchen-Deux-Ponts sur la Sarre et sur la Blies, savoir :

Neunkirchen à Sarrebruck;
Hombourg à Saint-Jean, par Saint-Ingbert;
Hombourg à Sarreguemines;
Einod à Rohrbach.

Deux autres corps d'armée, les IX^e et X^e, devaient former le deuxième échelon et servir de réserves générales.

La II^e armée aurait eu ainsi, le 7 au soir :

Le III^e corps à Neunkirchen, avec une avant-garde à Sulzbach, à dix kilomètres en avant;

Le X^e corps à Bexbach, avec une avant-garde à Saint-Ingbert, à treize kilomètres; la garde à Hombourg;

Le IV^e corps à Deux-Ponts, à 1800 mètres de la frontière, avec une avant-garde sur la frontière même;

Les IX^e et XII^e corps à Waldmohr et Mühlbach.

Ainsi, au moment où la deuxième armée arrivait à une marche de la frontière, le généralissime la concentrait pour le combat. Le front de marche n'avait plus que seize kilomètres, la dimension d'une ligne de bataille. La profondeur de marche n'était plus que de dix kilomètres (à peine une demi-journée).

Les avant-gardes étaient poussées aussi près que possible de la frontière. Une d'elles même la touchait; les autres étaient à une demi-marche en moyenne, mais aucune ne la dépassait.

Le commandant en chef tenait à ce que l'invasion eût lieu par toutes les têtes de colonne à la fois.

Le front des avant-postes ne dépassait pas 28 kilomètres. Enfin, l'armée tenait, comme on l'a dit, les quatre routes qui allaient former sa ligne d'opérations.

Ce dispositif pourrait donc être admis comme un de ceux qu'il convient d'adopter pour franchir une frontière, quand on sait que l'ennemi a ses masses au delà et qu'on ignore ses intentions.

Il se résume ainsi :

Concentrer l'armée prête à combattre à une demi-journée de marche de la frontière, ses corps d'armée sur deux lignes, avec de fortes avant-gardes en avant; les lignes assez rapprochées pour que la deuxième puisse prendre part à l'action; la cavalerie sur la frontière même, poussant ses escadrons d'éclaireurs aussi loin que possible.

Cet ordre ne devait recevoir, du reste, qu'un commencement d'exécution.

Des événements, qu'on s'est plu à attribuer au hasard et qui n'étaient que la conséquence logique des disposi-

tions prises par les armées opposées, allaient modifier profondément la situation.

Toutefois, dans la journée du 5 août, la II^e armée se conforma, dans la limite du possible, aux mesures prescrites, et, dans la soirée, elle présentait déjà un dispositif différent de celui de la veille.

Elle formait alors trois échelons de deux corps d'armée chacun, à une marche environ l'un de l'autre. Pour arriver à la formation ordonnée, la tête, qui était déjà à une petite marche de notre territoire, devait parcourir une étape très courte.

Dans cette journée du 5, les renseignements fournis par la cavalerie confirmèrent le mouvement de recul signalé la veille parmi nos troupes. Mais le grand état-major ne les trouvant pas encore assez précis ordonna aux deux divisions d'exploration *de se tenir en contact immédiat avec notre armée, de faire des prisonniers et d'observer avec plus de précision ce commencement de retraite.*

Sur la droite de l'armée, il s'était produit un incident qui tenait à la conduite générale des opérations. A la suite des enchevêtrements produits dans les cantonnements, la I^{re} armée avait reçu l'ordre d'appuyer à droite. Mais son chef, craignant de se voir ravir l'honneur des premiers coups, n'avait dégagé le terrain qu'en poussant ses troupes sur notre frontière. En conséquence, un de ses corps, le VII^e, avait pris ses mesures pour porter une avant-garde sur Sarrebruck.

Il en résultait que deux corps d'armée allaient diriger chacun leurs masses sur le même point de la frontière, sans s'attendre cependant au combat.

Le mérite de cette combinaison revenait en grande partie au hasard, mais aussi aux dispositifs de marche et de cantonnement prescrits par le maréchal de Moltke, en prévision des premières rencontres.

La marche de la II^e armée, de sa zone de concentration sur la frontière, se termina le 5 août.

Le lendemain allait avoir lieu le passage de la frontière et la première attaque. Cette opération, grâce à l'imprévu et aux circonstances, allait acquérir un caractère d'une gravité extrême.

Si l'on résume ces premiers mouvements pour en tirer une leçon pratique, on voit qu'il ne peut y avoir à cet égard rien d'absolu, mais qu'il en ressort des dispositions avantageuses qu'on peut résumer ainsi :

Le premier soin d'une armée, après son déploiement stratégique, doit être d'envoyer sa cavalerie prendre le contact et se renseigner sur les positions, la force et les mouvements de l'ennemi.

Dans ses marches vers la frontière, cette armée doit être, le plus tôt possible, concentrée et prête à combattre.

En présence d'un ennemi dont on ignore les projets, il paraît utile d'adopter *des formations en échelons, les corps d'armée marchant concentrés à moins d'une journée de marche, occupant les routes d'invasion, et la cavalerie poussant son exploration jusqu'aux masses ennemies, chaque division de cavalerie étant soutenue en arrière par une division d'infanterie qui la suit à une demi-marche.*

Pour apprécier plus nettement la portée des combinaisons de la II^e armée allemande, du 29 juillet au 5 août 1870, il faut les comparer à celles que nous faisons à la même époque. Il y a donc lieu d'exposer les mouvements qui s'exécutaient alors de notre côté.

2^o Mouvements de l'armée française sur la Sarre en 1870.

Le 28 juillet 1870, l'empereur Napoléon III vint rejoindre l'armée à Metz. A cette date, elle était répartie comme il suit :

- 1^{er} corps à Strasbourg, Haguenau et Reichshoffen, avec sa cavalerie à Soultz et à Haguenau.
- 2^e — à Saint-Avold, Forbach et Béning.
- 3^e — à Boulay, Boucheporn et Bouzonville.